Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 25.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 18 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en plus. Les abonnements sont payables d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSÉRIONS: Annonces: la ligne. 25 c. Réclames: 50 c. Faits divers: 30 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE, rue de la Bourse; à Bruxelles, chez l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A TOURCOING, rue d'Havré, 25.

A ROUBAIX, aux bureaux du journal. A LILLE, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Journal, Grande Place (entrée par les débris Saint-Etienne).

A ARRAS, rue de Lille. A PARIS, aux bureaux de l'Agence Havas, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 31.

ROUBAIX, LE 2 NOVEMBRE

BOURSE DE PARIS Services gouvernementaux

Table with 3 columns: % (3 1/2, 3 1/4, 3 1/2, 4 1/2, 5 1/2), 31 OCT., 2 NOV.

Dépêche communiquée par M. M. Noulez, Gannisié & Co

Table with 3 columns: % (3 1/2, 3 1/4, 3 1/2, 4 1/2, 5 1/2), 31 OCT., 2 NOV.

Table with 3 columns: % (3 1/2, 3 1/4, 3 1/2, 4 1/2, 5 1/2), 31 OCT., 2 NOV.

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch et Cie, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bouteau-Guy-moré: Havre, 2 novembre. Ventes 800 b. Marché ferme.

Bulletin du jour

La vérification des pouvoirs a continué lundi à la Chambre. Après avoir validé l'élection de M. Gambetta, qui n'a été contestée que platoniquement par M. Toy Rivillon, elle a renvoyé à demain jeudi sa prochaine séance.

Il y a eu dimanche un certain nombre d'élections municipales et départementales. A Paris, c'est encore une fois la Commune, dans tout ce qu'elle a de plus caractéristique qui est restée maîtresse contre un opportuniste. M. Sieck, en effet, a été battu par M. Amoureux. Dans les départements, les listes qui sont arrivées premières sont celles d'opportuniste et de radicalisme.

Pendant que la plupart des journaux entrent en circulation, l'avènement d'un grand ministère, il est des esprits sceptiques et clair-

voyants, ce qui est souvent la même chose, qui offrent de parier que M. Gambetta est médiocrement disposé à prendre officiellement possession du pouvoir. Tout est d'ailleurs bizarre dans la situation actuelle, ainsi qu'on peut le voir par ce simple aperçu:

Nous avons pour président de la république un avocat qui doit sa célébrité à un amendement tendant à faire supprimer la présidence de la république.

Nous avons en Algérie, pour commander à des militaires, un civil absolument incapable, frère du président, qui a passé sa vie à parler contre le népotisme des princes et des rois.

Nous avons un président de Chambre qui a tout le prestige, toute la puissance du chef de l'Etat, sans l'être.

Nous avons un Sénat issu du scrutin de liste et qui a voté contre ce mode de votation.

Nous avons une Chambre qui a voté contre le scrutin d'arrondissement et qui est issue de ce mode de votation.

Nos généraux ne sont plus que des hommes politiques; nos hommes politiques se font généraux, ils visitent les camps, traquent les plans de campagne, et chaque jour conquièrent l'Algérie, la Tunisie, en attendant le tour de l'Europe et du monde.

Les femmes parlent et agissent comme des hommes, et combien d'hommes parlent et agissent comme des femmes!

Pour faire marcher nos affaires intérieures, nous avons un ex-négociant.

Notre grand maître de l'Université est un avocat. Un philosophe est ministre des affaires... qui lui sont étrangères. Le plus médiocre des généraux de notre armée est ministre de la guerre. Un bijoutier est chargé de notre ministère de l'Agriculture. On y choisit les représentants de la France parmi nos romanciers les moins renommés, et l'on prétend leur faire réorganiser la société tout entière. Nous n'en finirions pas si nous voulions compléter cette burlesque nomenclature. On comprend, après cela, que malgré tout son aplomb, M. Gambetta semble hésiter à accepter une pareille succession.

L'« algarade » de vendredi inspire à la République française des réflexions mélancoliques. Elle affirme que bien des gens s'en montrent surpris, et elle en prend texte pour déclarer que la France ne s'accommodera jamais d'une opposition qui fait de l'opposition pour le seul plaisir d'en faire! « Jamais est bientôt dit. Mais les « intrançais » font-ils autre chose que les « irréconciliables » d'antan? Et il faut être bien optimiste pour oser affirmer que le jour des intrançais ne viendra point, comme est venu le jour des irréconciliables. N'est-ce pas pure outrecuidance que d'écrire encore: « Jamais la démocratie républicaine n'admettra que l'on fasse ses affaires en se conduisant dans les Assemblées du pays comme les ennemis déclarés de nos institutions, en votant avec

eux, en leur fournissant l'occasion et la joie de constater des divisions dont le contre-coup se fait sentir jusque dans la nation. »

La République française est si peu sûre, d'ailleurs, de la valeur de son argumentation, qu'elle signale cette attitude comme un « danger. » Elle espérait, sans doute, que l'avènement de M. Gambetta, au pouvoir allait éteindre toutes les oppositions. C'était aussi l'illusion d'Odilon Barrot, l'un des auteurs de l'insurrection de 1848. « Mes amis, s'écriait-il le 24 février, tout est fini, je suis ministre! » La République française ne fait guère que paraphraser le mot du célèbre Prud'homme, qui figura dans l'histoire sous le pseudonyme d'Odilon Barrot.

Bou-Aména s'est réfugié, paraît-il, sur les frontières du Maroc, entraînant la défection de plusieurs tribus avoisinantes ces parages. C'est donc au tour du Maroc de se bien tenir. En Tunisie, rien de nouveau. En Irlande, le clergé s'est décidément rallié à la politique de M. Gladstone. Prêtres et cardinaux fulminent en ce moment contre la Land League. Si M. Parnell a compté sur le concours des catholiques pour partir en guerre contre les lois, il a, on le voit, compté sans son hôte. Il n'est pas dénué d'espérer, étant donné surtout que le ministère anglais est d'accord comme un seul homme sur les mesures à prendre contre la révolution, qu'il ne se passera pas beaucoup de temps avant que l'ordre et la paix ne soient rentrés en Irlande.

Jusqu'à présent, en Allemagne, sur 397 élections, 395 sont définitives.

Il y a 44 conservateurs, 22 du parti de l'empire, 100 cent, 31 nationaux-libéraux, 2 libéraux, 24 cessionnistes, 30 progressistes, 3 du parti du peuple, 15 polonais, 17 particularités, quelques ou protestationnistes, 2 d'opinion inconnue et 100 ballottages.

LA MAGISTRATURE OPPORTUNISTE

Le Courrier du Jura nous apprend que M. Cazot vient de nommer juge de paix du canton de Nozeroy le porte-drapeau du radicalisme. Ce citoyen est de l'âge où les juges de paix sont généralement mis à la retraite. Ce magistrat n'est pas plutôt nommé qu'il s'empresse de faire imprimer, publier et afficher l'avis ci-après:

« Avis. — M. Petelin, géomètre, informe le public et particulièrement les personnes qui l'ont honoré jusqu'ici de leur confiance, qu'il vient d'entrer en fonctions comme juge de paix du canton de Nozeroy et que ses deux fils, MM. Léon et Raymond Petelin, continueront à s'occuper, sous son patronage, de toutes les opérations se rattachant à la profession de géomètre-expert, telles que délimitations, bornages, expertises, estimations de propriétés, partages, plans de forêts, aménagements, tracés de chemins forestiers, délimitations de terrains communaux et de domaines, etc., ainsi que M. Petelin l'a fait lui-même pendant trente-quatre ans.

« Dans ces conditions, il espère que la confiance qui lui a été accordée par sa nombreuse clientèle sera conservée à ses fils, qui s'efforceront de la mériter en apportant les plus grands soins à la

tenait pas, d'un seul à coups de chaînes entre deux guerriers en caleçon et en bonnet de nuit, et de plusieurs autres circonstances dont le seul souvenir fit rire aux éclats tous les assistants et força le pauvre homme à battre en retraite.

« N'empêche, reprit un autre, que ton marquis, François, est une fameuse canaille, et que sa femme a bien fait de se sauver.

Mais la Française l'interrompit brusquement: — Les canailles, dit-elle en fureur, sont toutes logées dans ta peau, mauvais charpentier de deux sous! C'est bien à toi de parler de canaille, après que ton grand-père a été pendu, que ton père a manqué de l'être et quand tout le monde sait que tu le seras un jour, s'il y a une justice au ciel et sur la terre.

« Dis donc, François, répliqua l'autre en retrouvant ses manchettes, est-ce que tu as envie de...

« De quoi? De quoi? dit la Française en saisissant un balai caché derrière la porte et le brandissant au nez de son ennemi comme les Suisses brandissaient leurs piques à Marignan.

Il recula de trois pas, cherchant une arme de la même espèce, et déjà les habits de Besse étaient remplis de joie et s'attendaient à voir une magnifique bataille, lorsque la troupe de gentilshommes à cheval et de leurs laquais fendit la foule, passa devant l'hôtelier du Roi Nègre sans s'arrêter et separa les combattants.

bonne exécution des travaux qui leur seront confiés. Nozeroy, le 1er mars 1881. PETELIN.

Après avoir reproduit cet avis, le Courrier du Jura ajoute que, des fils de M. Petelin, l'un n'est pas connu comme géomètre, l'autre est militaire en garnison bien loin de son pays.

D'où il faut conclure que c'est le juge de paix qui continuera ses opérations de géomètre sous le patronage de la République.

ÊTRE MINISTRE!

Vers les derniers temps de sa vie, E. de Girardin s'écriait avec une sorte de rage: « Accrochez-moi dans un an à une potence, mais d'ici là faites-moi et laissez-moi ministre! »

« Être ministre! » tel est, en effet, le rêve de tous ceux que les hasards du suffrage universel ont poussés dans la politique.

« On peut compter, dit à ce sujet M. Weiss dans le Figaro, qu'il y a un minimum de trois cents députés et deux cents sénateurs qui ont des éblouissements et qui se disent: « Ministre! pourquoi ne serais-je pas moi? » Car depuis cinquante ans et plus, ce titre, en France, est accessible à n'importe qui, et depuis dix ans il est dit à tout le monde. Sur les cinq cents personnages parlementaires qui sont postulants dans le secret de leur âme, il y en a au moins cent, selon toute vraisemblance, qui, dès aujourd'hui, s'agitent et se débattent pour être élus. Ceux-là ne croient pas qu'on puisse trop faire d'efforts pour multiplier les démarches, les engagements solennels, les manœuvres de parole, les défections, les concessions et les abajurations pour obtenir ce titre de ministre dont ils sont si fiers.

« Si ceux qui bâtissent sur ce mot de « ministre » tant de rêves brillants voulaient réfléchir un moment, comme ils se refroidiraient vite! Sait-on, par exemple, combien de fois 1845 le ministère de l'Instruction publique a vu passer de titulaires? Pas moins de trente-deux:

« Sur le premier moment, ajoute M. Weiss, votre phrase est un chiffre énorme, n'est-ce pas? Enorme incroyable, extraordinaire! Eh bien! non. C'est un assez petit chiffre, un chiffre usuel.

Trente-deux ministres en trente-cinq ans; cela donne, par ministère, une moyenne de dix-neuf ans. Jusque en quatre jours et cela est fort beau. Mais, sur ces trente-deux ministres, on en trouve quatre qui ont pris, pour eux quatre, un total de vingt-deux ans. C'est ce qui reste pour les vingt-huit autres? Il reste en moyenne, pour chacun d'eux, cinq mois et dix-sept jours? »

C'est bien pis pour le ministère de l'Intérieur: « L'ouvrage l'Almanach national au 4 septembre 1870, dit encore M. Weiss. Ce jour-là la France est entrée ou est censée entrer dans une période nouvelle de son existence. J'admets que le cabinet Ferry, formé le 23 septembre 1870, prolonge son agonie jusqu'au 15 novembre 1871. Entre le 4 septembre 1870 et le 15 novembre 1871, il se sera écoulé onze ans, deux mois et onze jours. Le 4 septembre 1870 au matin, le ministère de l'Intérieur était M. Chevroux; le 15 novembre 1871, ce sera M. X... Entre M. Chevroux et M. X... de combien de ministres jefais abstraction, combien de ministres de l'Intérieur ont-ils paru, flamboyé et disparu? Vingt-quatre.

Nous avons donc à distribuer, si nous comptons bien, cent trente-quatre mois et onze jours, entre vingt-quatre copar-

montai sur une table, j'ouvris la fenêtre qui était à six pieds du pavé, et me sentant maître de la place; je lui dis: — Ecoutez, François, et ne vous fâchez pas, car si vous voulez me faire plaisir, je ne dirai plus rien, et vous demeurerez dehors toute la journée.

Elle me cria: — Veux-tu sortir d'ici, scélérat! Je répliquai: — Je ne sortirai pas avant qu'on m'ait rendu ma valise.

Rose me tira en arrière et disait: — Allez-vous-en, André, allez-vous-en! Voulez-vous faire du scandale à Besse? Je répondis: — Rose, je m'en vais; mais vous voyez comme votre mère me traite. Si je m'en vais, je ne pourrai plus revenir. Jurez-moi que vous m'aimerez toujours.

Je ne sais ce qu'elle m'aurait répondu, si sa mère n'avait apporté une chaise posée par un voisin obligeant et n'avait à demi grimé sur la fenêtre. Cette vue décida Rose qui vit bien qu'il n'était pas temps de faire des cérémonies; elle jura qu'elle m'aimerait.

« Et que vous m'épouserez? — Quand ma mère voudra. — Mais si elle ne veut pas? — J'attendrai qu'elle veuille.

Je demandai un gage, c'est-à-dire un baiser, qu'elle ne donna pas, mais qu'elle laissa prendre en résistant mal, à augmentant même où la Française ayant posé ses deux genoux sur la fenêtre allait sauter dans l'intérieur de la cuisine.

Cet accident qui la déarma fut mon salut. Profitant de l'étonnement où elle était, j'entrai d'un bond dans la cuisine, je refermai la porte, je m'éloignai, je

tagsants. Je divise les 131 mois par 24; j'obtiens au quotient le chiffre 5, plus un reliquat de 11 mois et 11 jours, soit 437 jours que je divise également par 24, ce qui me procure au quotient le chiffre 18. Cette somme de 5 mois et 18 jours représente la moyenne de durée d'un ministre de l'Intérieur. Un ministre de l'Intérieur, en France, fournit une carrière moyenne de cinq mois et dix-huit jours.

Encore si pendant ces cinq mois, l'on pouvait quelque chose! Mais on ne peut rien, car un ministre est une enseigne; l'action réelle n'est pas en lui, elle est derrière ou au-dessous de lui: dans les bureaux:

« Lorsque le ministre, en son cabinet, signe une résolution qui va soulever contre lui l'opinion de ses plus fidèles amis, c'est le chef de ses bureaux qui a préparé et décidé la mesure. Lorsqu'à la tribune, avec cette parole vibrante qui soulève les cœurs d'admiration, foudroie la gauche démocratique et laisse les fédéraux de l'extrême droite assaillis sur leurs bancs, le ministre déclare, l'œil en feu, le bras étendu, la poitrine haletante, que son honneur est d'être responsable et qu'aucune insulte ni aucune menace ne l'empêchera de couvrir le chef de l'Etat de sa responsabilité, oh! que cela est sublime et digne de l'histoire! Mais il ne couvre que le chef de ses bureaux.

A chaque changement de ministère, ce chef de bureau s'est élevé; à chaque révolution, il a gagné un grade. Que lui importent les évolutions politiques? Aussi quelle douce pitié ne conçoit-il pas pour « cet être imposant et inutile » amené par le hasard au ministère, et qui tombe presque toujours pour avoir exécuté les ukases de son subordonné:

« Au temps du 16 mai, sous les hommes d'Etat résolus qui allaient bien nous faire voir enfin ce que c'est que le pouvoir, on ne prenait plus même la peine, dans les ministères, d'accorder, au moins pro forma, à messieurs les ministres ce titre de ministres dont ils sont si fiers: les bureaux appelaient le ministre tout bonnement et tout couramment: le locataire! »

Et dire qu'à l'heure qu'il est, ils sont au moins cent personnages, ayant barbe au menton, peu ou pas de cheveux, qui se démènent pour obtenir cet agréable sobriquet!

CHRONIQUE

LES MORTS ET LES VIVANTS

C'est le jour du pèlerinage annuel aux cimetières de Paris, une tradition que les Parisiens conservent et à laquelle ils ne manquent jamais, quelque temps qu'il fasse. Il est curieux de voir la foule se précipiter vers les ombrages et les tramways qui conduisent dans le voisinage des différents cimetières. C'est une lutte ou tout au moins un siège. J'ignore si le nombre des voitures est augmenté, pour la circonstance. En tout cas, cela devrait être. Je regardais, ce matin, la foule sans cesse renouvelée, ce s'entassait le long des grilles du square Cluny, prenant rang et attendant, chacun son tour, le tramway d'Ivry. Il y en a, là-dedans, qui ont dû battre la semelle, pendant des heures. De même à toutes les stations des voitures qui se dirigent vers les différents nécropoles. Les femmes sont en plus grand nombre, chargées de couronnes et de souvenirs mortuaires. C'est le jour où l'on orne les tombes, où l'on renouvelle les fleurs, où l'on porte un souvenir, même aux plus délaissées.

Et le nombre en est grand. Que de noms plus ou moins illustres, gravés sur

— Partez vite, dit Rose. Je vous renverrai votre valise à la première occasion. En même temps, elle ouvrit une seconde fenêtre qui donnait sur le pré de la maison, et me força de sauter par là. Il n'était pas trop tôt: la Française armée d'un second balai plus solide e mieux emmanché que le premier, se précipitait sur moi.

Je m'enfuis comme un cerf poursuivi par des chasseurs, car plusieurs des habitants de Besse s'étaient joints à la bonne femme et faisaient le tour de l'hôtelier en courant pour me couper la retraite.

Heureusement, il fallait suivre une longue venelle et sauter par dessus deux murs avant de pouvoir m'atteindre; et, grâce au ciel, en ce temps-là André Criquet, dit Tourtemolle, troisième clerc de maître Durepatte, n'étant pas surchargé de nourriture chez son patron, avait le pied leste.

Je descendis au hasard du côté d'Issore, faisant quatre lieues à l'heure pendant une bonne demi-heure et entendant à toute minute ceux qui me poursuivaient, crier: Tagaut! Tagaut! Briffaut! Briffaut! ce qui les faisaient beaucoup rire. Enfin, à deux lieues de Besse, ayant descendu la montagne et me trouvant à peu près en plaine, je repris haleine, et par des sentiers détournés ragagnant la route de Clermont, je couchai sur la paille dans un village. Le lendemain soir j'arrivai à Clermont devant la porte de M. Durepatte, le bien nommé.

A suivre.

FEUILLETON DU 3 NOVEMBRE

— 39 —

LE PUY DE MONTCHAL

PAR ALFRED ASSOLLANT

XXV

Sur la route de Besse à Bort

(SUITE)

— Et les plus courts sermons aussi, interrompit brusquement le marquis. Au revoir, Picherand! Adieu, en route ma Lionne!

En même temps il piqua des deux et partit au galop, suivi de la Lionne et de sa troupe. Les autres gentilshommes et moi, nous reprîmes notre chemin vers Besse, où j'étais heureux de ramener Rose saute et saute après tant de dangers. Mais je ne m'attendais guère à l'accueil qui m'était préparé.

XXVI

Comment Tourtemolle est reçu à Besse.

Françoise Alavoins était debout, les poings sur les hanches, devant la porte de l'hôtelier du Roi Nègre. Deux ou trois cents des plus notables habitants de Besse, hommes, femmes et petits enfants rangés autour d'elle, paraissaient l'écouter attentivement, sinon avec respect. Quelques uns lui donnaient verbalement la réplique, mais sa voix puissante dominait la foule et retentissait dans le champ de foire.

J'arrivai avec Rose au moment même où elle relatait les arguments de son adversaire: — Qu'est-ce que vous dites, vieux fou? Que le marquis Timoléon de Montchal a jeté la marquisse dans le lac Pavin? Qu'est-ce que vous y connaissez?... — C'est elle qui l'a dit, répliqua l'autre. — Alors, vous croyez tout ce qu'on vous dit, vieille bête? On vous fera bientôt prendre les vessies pour des lanternes. Savez-vous seulement ce qu'on fait chez vous, vous qui voulez savoir ce qu'on fait chez les autres?

En même temps, elle ajouta certaines paroles qui contenaient sans doute une allusion fine à quelque événement célèbre de la vie conjugale de son adversaire, où il était question de Marion sa femme, d'un bon-hair d'en face, d'une boutique protectrice des amours, d'un petit chien qui aboyait mal à propos sous un lit, de la rentrée prévue de quelqu'un qu'on n'at-

— Mais voyez s'il s'en ira, le drôle! cria la Française qui devenait toujours plus furieuse à force de crier. Et d'un bras vigoureux elle me porta un tel coup de balai que je me sentis cassé en deux, non sur ma tête, heureusement, car je l'évitai par un saut de côté, mais sur un banc de pierre placé devant la porte.

Cet accident qui la déarma fut mon salut. Profitant de l'étonnement où elle était, j'entrai d'un bond dans la cuisine, je refermai la porte, je m'éloignai, je